Otages du fusil :
militantisme ou militarisme

Tiré d'une discussion à la Foire du Livre Anarchiste de Hamilton en 2024

La violence politique est un sujet délicat – et non seulement en raison de la facilité avec laquelle on peut se faire criminaliser pour des discussions entre camarades sur la violence.

Il faut prendre la violence au sérieux, car notre façon de nous en servir ou d'y réagir façonne nos luttes et nous-mêmes. Je crois que la violence nous change, pour le meilleur et le pire. On ne peut pas choisir de s'échapper à la violence du capitalisme tout comme la violence de la colonisation, du racisme et du patriarcat sont inévitables pour de nombreuses personnes. Pourtant, on peut choisir comment se servir de la violence dans nos luttes contre ces forces.

Souvent, dans les espaces anarchistes, j'entends la question de la violence traitée à la légère ou même comme une blague. Mais je ne crois pas qu'on devrait plaisanter au sujet d'assassiner des flics ou des nazis ou machin, car il s'agit de choses que des révolutionnaires partout dans le monde ont choisi de faire. Ils les ont faites suite à une réflexion intense. Et ces gestes n'étaient pas des blagues, quoi que l'on puisse en penser d'autre.

Faire passer la violence politique pour une blague revient à dire qu'elle est impossible ou ridicule, ce qui n'est pas du tout vrai. Tout changement social révolutionnaire nécessite de, d'une manière ou d'une autre, vaincre le système de pouvoir existant – ce qui implique toujours un certain niveau de violence. Il n'y a pas énormément d'exemples de révolutions récentes réussies, mais si l'on examine les révolutions du Printemps arabe du début des années 2010, on peut se faire une idée des différents niveaux de violence associés à la révolution.

Les révolutions tunisienne et égyptienne étaient parmi les soulèvements les moins violents de ce cycle, mais elles ont quand même impliqué l'incendie de bâtiments et des combats de rue. Les formations armées organisées ont joué un rôle assez limité et la majeure partie de l'activité ressemblait à un mouvement de protestation extrêmement combatif. Je vais vous présenter quelques chiffres vite fait juste pour vous donner une idée de l'échelle de la violence dans ces révolutions. En Tunisie, 318 per-

sonnes ont perdu la vie en 28 jours et 846 en environ deux semaines en Égypte. Ce sont des chiffres choquants qui témoignent du courage et de la détermination des révolutionnaires.

Les deux révolutions ont réussi à mettre fin au régime politique dans leur pays respectif, mais elles n'ont pas pu vaincre l'État. Aujourd'hui, la Tunisie a une démocratie représentative plus ou moins efficace (bien qu'elle ait l'air de traverser une période difficile) alors que l'Égypte se retrouve de nouveau avec une dictature militaire et dans une pire situation qu'avant la révolution.

Cependant, si l'on regarde la révolution syrienne en termes de violence, on est face à une tout autre réalité. En janvier 2013, presque deux ans après le début du soulèvement, 60 000 personnes avaient perdu la vie. Ce chiffre s'est élevé à plus de 90 000 par avril de la même année et un an plus tard, en août 2014, on comptait 190 000 morts. C'est vers l'époque où les interventions étrangères majeures ont commencé, donc jusqu'à ce point, 90 % des personnes mortes ont été tuées par l'État syrien. Nous rappelons également qu'il y a au moins 82 000 personnes enlevées par l'État qui ont disparu et au moins 14 000 sont confirmées mortes sous la torture.i

Le régime Assad était prêt à démolir des villes entières qui s'échappaient à son contrôle, le plus notoire étant Homs, qui était auparavant la troisième ville de la Syrie. Il a également mis en place de longs sièges contre des zones révolutionnaires, tel que la communauté de réfugiés palestiniens, Yarmouk, à Damas.

Le régime Assad a survécu et contrôle aujourd'hui presque tout son territoire de nouveau. Toutefois, je ne dirais pas que la Révolution syrienne a échoué, car elle a donné naissance à deux projets majeurs de révolution sociale.

Le premier, c'est le Rojava dans les régions du Nord avec une forte popu-

lation kurde qui s'inspire du confédéralisme démocratique. Cela signifie qu'il ne cherche pas à créer un nouvel État, mais plutôt une toile de démocraties locales.

L'autre, c'est le mouvement des conseils locaux dans le reste de la Syrie qui a vu l'émergence de centaines de conseils autonomes dans les zones libérées. Cela a atteint son sommet en 2016 avant l'intervention de la Russie ciblant ces zones quand il y avait au moins 395 conseils actifs. Les conseils adoptaient divers modèles, certains étant des démocraties représentatives, d'autres des démocraties directes et d'autres encore fondées sur le fait de se porter volontaire pour les rôles. Les premiers conseils locaux ont été commencés par des anarchistes qui ont conçu le modèle comme un alternatif émergeant à l'État centralisé qui serait résilient face à la répression.

Ces projets ont été tous les deux profondément façonnés par le niveau de violence de la révolution et de la guerre civile syriennes, mais surtout les conseils locaux. En effet, le parti unique responsable des questions politiques et militaires au Rojava a conclu un accord avec le régime Assad au début du conflit et donc n'a jamais dû combattre l'État. Je vais me concentrer sur les régions à l'extérieur du Rojava aujourd'hui, et cela pour plusieurs raisons :

D'abord, cette expérience d'une violence étatique sans relâche me permet d'avancer mes arguments. Deuxièmement, l'absence d'un parti unique militarisé a permis une diversité politique plus large. Et enfin, le projet du Rojava n'a jamais cherché à détruire l'État, ce qui est, comme un anarchiste syrien l'a dit, ce qu'il y a de plus important si tu veux faire une révolution.ii

La révolution syrienne a permis à des millions de personnes de se libérer du régime et a créé une constellation d'autonomies à travers le territoire dans une série d'expériences à laquelle nous devons accorder plus d'attention, selon moi. Mais avant de regarder la révolution syrienne de plus près, je veux revenir sur le titre de ce texte : militantisme et militarisme.

En tant qu'anarchistes, lorsque nous participons à des luttes, nous avons quelques priorités qui nous sont propres. L'une d'elles est de mener les luttes dans une direction antiautoritaire en évitant l'émergence de nouveaux chefs ou représentants, ce qui implique d'éviter la spécialisation – surtout en ce qui concerne quelque chose d'aussi délicat que la violence. Dans ce texte, je cherche à présenter quelques idées sur les raisons pour lesquelles la spécialisation dans la violence est un problème et la façon dont celle-ci bénéficie aux éléments autoritaires, ce qui mine nos objectifs en tant qu'anarchistes.

Au lieu de créer des groupes spécialisés dans la lutte armée, il me semble que les anarchistes devraient encourager l'auto-organisation et la généralisation des tactiques et des moyens de les mener à bien en toute sécurité. Cela signifie apprendre aux gens comment faire des trucs sans se faire choper. Ces tactiques peuvent comprendre tout ce que les anarchistes jugent efficaces et appropriés en fonction d'une analyse soigneuse de leur contexte.

Il est possible de mener une lutte déterminée face à la violence de l'État sans émuler les structures militaires et sans réduire le riche terrain de la lutte sociale à sa dimension militaire. En d'autres termes, il est possible de fonder nos luttes sur l'affinité et l'informalité, même dans un contexte violent, et de comprendre le terrain de la lutte comme étant foncièrement social, même si les relations sociales reposent sur des structures matérielles qu'il faudra peut-être détruire.

Le militantisme signifie la détermination d'aller jusqu'au but, la combativité, l'indéfectibilité dans nos idées, l'engagement envers la lutte, et le fait de repousser les limites du possible. Comme les camarades de Common Cause ont écrit dans leur revue Mortar, le militantisme est une réalité collective qu'il faut cultiver au sein de grands groupes ou même des classes de gens pour leur permettre de devenir une force.iii

Le militantisme augmente en fonction de l'auto-organisation : la capacité des gens à s'organiser pour agir. Ceci existe en opposition aux formes hiérarchiques de l'organisation où les puissants contrôlent la façon dont les autres sont organisés. Le capitalisme est un exemple de cela, car les forces et les hiérarchies économiques déterminent l'organisation sociale, et l'État en est un autre.

Au contraire, la militarisation fait référence aux formes d'organisation qui découlent d'une approche militaire de la lutte. Une approche militaire de la lutte se concentre sur l'utilisation de la violence armée comme vecteur de transformation sociale en mettant l'accent sur le fait de triompher dans des accrochages avec l'État, de saisir et de tenir des territoires et de gagner par l'attrition.

Un petit groupe peut choisir de mettre l'accent sur la dimension militaire de la lutte indépendamment de la classe ou des communautés auxquelles il fait partie en augmentant l'intensité de ses tactiques jusqu'à la lutte armée sans chercher à renforcer le caractère militant de la classe dans son ensemble. Cela implique diverses formes d'organisation sociale, comme les chaînes de commande et les structures dirigeantes, la clandestinité et la présence d'une avant-garde (un petit groupe d'individus dévoués qui cherchent à mener une force révolutionnaire).

La militarisation est une approche de la violence axée sur la spécialisation qui exclut de fait l'immense majorité de gens qui ne veulent pas faire partie d'une lutte armée ou n'en sont pas capables. Elle a tendance à réduire le terrain de la lutte à une guerre d'attrition avec l'État, ce qui sert également à établir la résistance armée comme le leader de la résistance dans son ensemble, ce qui permet de consolider davantage la hiérarchie et la marginalisation.

Dans leur formidable livre sur la révolution et la guerre civile syriennes, Burning Country, Leila al-Shami et Robin Yassin-Kassab décrivent la militarisation comme quand la lutte devient une ruée vers les armes et l'argent qui transforme la révolution d'un mouvement sans chef en une

cacophonie d'un millier de chefs en compétition, de l'horizontalisme en une bousculade de hiérarchies.

Le passage vers le domaine militaire signifiait que la lutte se déroulait désormais sur l'échiquier de l'État, car il avait une armée de l'air, de l'artillerie et des milliers de combattants bien entrainés et loyaux. En réaction à ce phénomène, une révolutionnaire syrienne citée dans le livre, Yara Nseir, a déclaré que l'idée de saisir des territoires pour en faire de zones révolutionnaires était la mauvaise approche, car elle a favorisé une lutte plus violente et a nécessité le soutien d'autres États.

On tient à préciser qu'en Syrie, l'État a vraiment mené le jeu en matière d'escalade en déployant une violence massive contre les manifestants dès le départ. Robin et Leila ont donc pu conclure que la militarisation était non seulement une réponse humaine et naturelle à la brutalité du régime, mais également le produit d'une compréhension que la résistance civile était insuffisante et qu'il fallait forcer le régime à partir. Il se peut que la révolution syrienne n'ait eu d'autre choix que la militarisation, mais il vaut quand même la peine de réfléchir aux conséquences d'y avoir été contrainte.

Dans le livre Échos révolutionnaires de Syrie, deux anarchistes d'Alep décrivent les premières années de la révolution syrienne et la façon dont leur région s'est retrouvée hors le contrôle du régime. Ils racontent qu'au départ, la lutte armée consistait en une poignée d'individus qui avaient des armes à feu et qui venaient aux manifestations pour les protéger en échangeant des tirs avec les forces de sécurité pour donner les manifestants le temps de s'échapper. Ce n'était qu'un rôle parmi d'autres, un que, dans un pays avec le service militaire obligatoire, beaucoup de gens pouvaient remplir. D'autres ont repoussé les forces de sécurité avec des jets de pierres et de cocktails molotov – les fusils n'étaient pas le seul tactique.

À mesure que la lutte armée contre le régime s'intensifiait, les deux camarades ont remarqué que la majorité de révolutionnaires – eux-mêmes

inclus – perdait sa capacité d'agir. La lutte était de plus en plus définie par l'utilisation de fusils et les gens avec les fusils déterminaient de plus en plus le déroulement d'événements. Les deux camarades ont collé des affiches partout dans leur quartier pour convaincre les gens de préférer le molotov au kalashnikov, de préférer une résistance civile violente à la militarisation.

Malgré cela, leur région a bientôt été libérée par l'Armée syrienne libre, une coalition de groupes armés venue de l'extérieur de la ville. Les forces du régime ont été chassées ou se sont retirées, mais ont ensuite entouré la région avec des postes de contrôle et ont commencé à la bombarder. Ces mesures ont contraint les révolutionnaires non militarisés à devenir des travailleurs humanitaires qui essayaient de coordonner la nourriture, l'hébergement et les services médicaux pour les personnes déplacées par la violence montante.

Les groupes armés croyaient qu'ils devaient être en contrôle des zones libérées en raison du risque qu'ils prenaient. « Il y avait beaucoup de conflits entre les deux groupes, des gens qui ont maintenu les principes et les valeurs qu'on a mis en avant au début de la révolution, qu'il ne s'agissait pas d'une vengeance, que ce n'est pas une affaire personnelle avec le régime, que ce n'est pas quelque chose contre les alaouites en tant que secte qui contrôle le régime. » Selon les camarades, la séparation entre l'Armée syrienne libre et les militants a entrainé l'effondrement de la révolution qui est devenue un mouvement de généraux libres, de déserteurs, plutôt que de gens libres.

Ce n'est pas parce que ces camarades étaient pacifistes – bien au contraire. Ils étaient des militants qui n'avaient pas peur de situations violentes. Mais la spécialisation de la violence ne leur a laissé d'autre choix que de quitter le pays. Ce processus a touché les femmes révolutionnaires de manière disproportionnée, comme les camarades cités dans le livre l'expliquent. La lutte armée avançait au même pas que les idéologies religieuses conservatrices et dans de nombreuses régions révolutionnaires, les femmes se voyaient obligées à lutter sur deux fronts

– contre le régime, oui, mais également contre le patriarcat rigide des groupes armés.

Une des camarades raconte comment, alors qu'elle s'échappait vers la Turquie, un combattant a arrêté sa voiture pour vérifier leurs passeports, mais il a refusé de regarder le sien, car il ne voulait pas voir le visage d'une femme. Quel coup dur, le fait de devenir littéralement invisible dans une lutte pour laquelle elle a tant sacrifié. Le rôle croissant de la religion aurait pu être un facteur de toute façon, mais il a été nourrit par le fait que la militarisation a besoin d'argent et d'armes de l'étranger – et devinez qui les théocraties du golfe ont financé.

La lutte armée et la montée en puissance de la religion conservatrice en son sein a préparé le terrain pour le virage sectaire et religieux qu'a pris le conflit alors qu'elle se caractérisait de plus en plus par la guerre civile. Il y en a qui préfèrent écarter la révolution syrienne en disant qu'elle était toujours dominée par des extrémistes religieux, mais cet élément n'est devenu dominant qu'à mesure que le niveau de violence militarisée augmentait.

Le théoricien et révolutionnaire Yassin el-Haj Saleh a écrit qu'il est plus exact de concevoir le conflit syrien comme ayant trois éléments différents plutôt que de phases distinctes : une révolution, une guerre civile et une guerre par procuration. On trouvait tous ces éléments dès le départ en 2011, mais ils dominaient dans des endroits et à des moments différents et avaient une relation changeante entre eux. Pendant combien de temps l'élément révolutionnaire a duré, on ne peut dire avec précision. Mais selon moi, la porte vers la révolution a été fermée définitivement après la chute d'Alep libre à la fin de 2016 face à la collaboration du régime Assad, les forces armées russes et les milices du Rojava.

Les camarades anarchistes d'Écos révolutionnaires de Syrie ont remarqué que les révolutions contiennent toujours des contradictions et des luttes entre les différentes tendances, y compris entre les réactionnaires et ceux qui veulent pousser la révolution encore plus loin. On retrouve

cette même idée dans un texte récent publié en France qui répond à un article dans le journal anarchiste allemand Antisistema qui (en parlant de l'Ukraine) soutient qu'il est facile de rester hors de la complexité et des contradictions d'une lutte violente lorsqu'on est à bonne distance. Mais pour qu'une participation anarchiste soit possible, il faut s'engager dans la complexité, choisir son camp et continuer à chercher les possibilités libératrices même lorsqu'il s'agit de collaborer avec des groupes de nature non libératrice.

Je veux passer maintenant à un autre sujet pour examiner un deuxième exemple de lutte armée, cette fois-ci dans une démocratie occidentale. Si la révolution syrienne est un point de référence important pour moi, un autre est le mouvement autonome en Italie des années 60 et 70. Ce mouvement, profondément révolutionnaire, a cultivé un véritable contre-pouvoir vis-à-vis l'État et les entreprises et est allé bien au-delà des accomplissements du mai 68 à Paris, mieux connu mais de moindre durée.

Le mouvement autonome s'est construit dans les usines, les universités et les quartiers populaires dans un contexte économique et social influencé par l'industrialisation rapide d'après-guerre et la migration depuis le Sud vers les villes industrielles du Nord. Le meilleur livre que j'ai trouvé sur ce mouvement est La horde d'or. Si tu peux le trouver, je vous conseille de choisir quelques chapitres à lire pour un aperçu de la croissance en matière de théorie et de tactiques d'un des mouvements révolutionnaires les plus puissants dans un pays occidental de cette époque.iv

Deux camarades, Franco Tomei et Paolo Pozzi, rappellent une séquence de lutte à Milan en 1977. La plupart des camarades les plus préparés se sont rendus à Rome pour une manifestation majeure suite à un meurtre policier dans cette ville, mais ceux restant à Milan voulaient manifester eux aussi. Malgré le peu de monde et le moindre niveau de préparation, certains cadres dans la manif voulaient attaquer frontalement le commissariat – et la ligne de flics armés qui le protégeait.

Franco et Paolo ont écrit : « Il nous a suffi d'un instant pour comprendre que toute cette illégalité, en faveur de laquelle nous avions tant fait pour qu'elle fasse partie du mouvement, était en train de se retourner contre le mouvement lui-même : l'usage de la force n'était plus au service d'une contractualité conflictuelle et violente, il était en train de devenir le domaine exclusif de ceux qui voulaient abandonner toute possibilité de travail politique de masse pour choisir la ligne des organisations combattantes et de la clandestinité. » Cela me fait penser aux camarades syriens de qui je viens de parler qui ont été évincés d'un mouvement qu'ils ont aidé à lancer.

Franco, Paolo et leur bande ont réussi à convaincre la foule de se prendre à un immeuble gouvernemental non protégé, mais ils racontent que c'était la dernière fois que la violence de la foule s'est concentrée sur des bâtiments ou des infrastructures au lieu que sur des individus. Un flic a été abattu lors d'une manif peu de temps après et des échanges de tirs lors des manifs sont devenues la norme. Plusieurs manifestants ont perdu la vie. Selon Franco et Paolo : « La participation de masse s'est effondrée à mesure que le niveau d'affrontement et la répression se durcissaient. ».

L'absence d'un mouvement de masse a fait que les combattants les plus militants se trouvaient isolés et contraints à la clandestinité. Il y avait un réseau clandestin dynamique en Italie en 1977. Rien qu'en cette année, il y avait plus de 2 000 attaques comprenant des incendies, des attentats à la bombe, des assassinats et des enlèvements.

Lucia Martini et Oreste Scalzone ont décrit la lutte armée comme une extension du mouvement de masse, comme une manière de se battre à la mort contre la restructuration capitaliste qui fissurait l'élément de masse du mouvement autonome. Mais ils reconnaissent que cela a produit un contexte où les militants avaient moins d'options – soit ils travaillaient avec les syndicats officiels et le parti communiste pour négocier avec le pouvoir, soit ils entraient en clandestinité.

Les Brigades rouges étaient de loin le groupe clandestin le plus important. Établi en 1970, leur première attaque était l'incendie de la voiture d'un patron en janvier 1971, mais ils ont progressé rapidement vers des incendies plus importants et puis vers des enlèvements et l'assassinat ou la blessure de responsables d'entreprise, de politiciens et de fascistes.

Dans un premier temps, on lui faisait la critique que ses actions étaient exemplaires, ce qui signifie qu'elles ne faisaient pas grand-chose à elles seules et ne cherchaient qu'à servir d'exemple à d'autres militants. Ceci est un problème, car la classe ouvrière était tellement organisée et militante à cette époque qu'elle n'avait pas besoin d'un groupe clandestin pour leur montrer que la lutte violente était nécessaire. Andrea Colombo explique que beaucoup des actions revendiquées par les Brigades rouges ressemblaient à des actions menées par d'autres acteurs ou même spontanément par des militants des classes populaires.

Si les Brigades rouges représentaient toujours une force importante en 1977, allant jusqu'à l'enlèvement et le meurtre du chef d'un parti politique conservateur et ancien premier ministre l'année après, 1975-1977 a vu une explosion d'attaques menées par de petits groupes clandestins sans nom. La grande majorité prenait pour cible la propriété des fascistes, des politiciens, des patrons et des hauts responsables universitaires. Un certain Italien bien connu a dit que cette pratique massive d'illégalité était le meilleur antidote à l'existence d'organisations armées et à la stratégie de la lutte armée. Les attaques visant la propriété menées en petits groupes clandestins ont réussi à se généraliser tandis que les attaques sur les personnes ne l'ont pas. (Ce qui ne veut pas dire que les attaques ciblées sur les personnes sont mal et ne devraient jamais avoir lieu.)

Dans l'article de Common Cause que j'ai mentionné toute à l'heure, les auteurs défendent également le fait qu'une augmentation du caractère militant nécessite une attention particulière aux conditions. Insister sur des attaques plus violentes peut en fait nuire au militantisme si la masse de participants à un mouvement les considère comme aliénantes ou

difficiles à comprendre ou si elles font que l'État augmente l'intensité de la répression au-delà de ce que l'ensemble de personnes en lutte est prêt à endurer. L'Italie au milieu et à la fin des années 70 est un exemple parfait de cela.

L'État a réagi au caractère militant du mouvement autonome par ce qu'il a appelé la stratégie de tension. Cela a impliqué d'encourager les luttes violentes au lieu de les empêcher afin de créer un sentiment d'insécurité au sein de la population pour lui faire désirer un gouvernement fort – l'État s'est ensuite servi de cette atmosphère pour voter de nouvelles lois répressives. La stratégie de tension a compris des attaques sous faux drapeau menées par des fascistes et des flics ciblant la population.v Ces attaques ont commencé avant même l'existence des Brigades rouges qui, à un moment donné, sont allées jusqu'à dire que toute attaque en leur nom impliquant des bombes était un faux drapeau.

La première attaque faux drapeau majeure était l'attentat de la Piazza Fontana à Milan qui a fait 17 victimes. Il a été prouvé que les fascistes l'avaient menée pour décrédibiliser la gauche, mais l'État a arrêté plus de 80 anarchistes en réponse à cet événement et a même assassiné un anarchiste en le jetant depuis le quatrième étage lors d'un interrogatoire. (Le chef de police responsable de ce meurtre sera tué plus tard par un groupe clandestin.)

Comme en Syrie, on peut voir que l'État a préféré un conflit militarisé. Il voulait polariser la situation et réduire le terrain de lutte à un choix entre la lutte armée et les réformes institutionnelles, ce qui évince la plupart des participants, comme on a vu.

Pourtant, il arrive parfois que les mouvements de résistance partagent explicitement cet objectif. Un petit exemple est le FLN dans la lutte indépendantiste algérienne qui a utilisé des attaques sur la population civile française pour militariser la lutte, ce qui lui a permis de consolider le pouvoir au sein du parti. La stratégie de cibler des civils de manière aléatoire était censée provoquer une réponse disproportionnée que seul

le FLN, en tant que parti armé clandestin, était en mesure de survivre. Le FLN est allé jusqu'à tuer d'autres membres du mouvement indépendantiste, côte à côte avec les forces colonisatrices françaises, qui ne rentraient pas dans le rang – le FLN a tué des milliers de leurs propres partisans et d'autres indépendantistes. Cela a permis à ses dirigeants de s'ériger en tant que chefs de fait de « La Résistance » et ils étaient ainsi les mieux placés pour capturer l'État suite au départ des Français. Le FLN a gouverné en dictature pendant des décennies. (Je ne vais pas évoquer des exemples contemporains de cette dynamique, mais on n'a pas besoin de se creuser la tête pour trouver d'autres exemples de la stratégie du FLN mise en œuvre par d'autres groupes.)vi

On a traité de nombreux sujets jusqu'ici. J'espère que les arguments ont été clairs, mais je veux vous offrir quelques conclusions en termes simples. Pour ce faire, je vais me servir du texte anarchiste classique La joie armée, écrit en Italie par Alfredo Bonnano en 1977.

Bonnano évoquait « la généralisation de l'affrontement armé » et mettait en garde contre « la spécialisation et la militarisation qu'une minorité de militants voulaient imposer aux dizaines de milliers de camarades qui combattaient avec tous les moyens possibles ». Il voulait « empêcher que les nombreuses actions menées chaque jour par les camarades contre les hommes et les structures du pouvoir soient intégrées à la logique planificatrice d'un parti armé comme les Brigades Rouges en Italie. »

Bonnano a écrit qu'« une pratique de libération et de destruction peut surgir d'une logique joyeuse de lutte, et non pas d'une rigidité morbide et schématique dans les règles pré-établies des groupes dirigeants. » Il a écrit que les groupes armés avant-gardistes étaient piégés dans ce qu'il nommait l'illusion quantitative, où les chefs se sentent légitimes à faire des revendications plus fortes en fonction du nombre de leurs partisans. Mais il souligne que lors de moments de lutte intenses comme mai 68, ce n'était pas le nombre qui manquait, mais plutôt la dimension qualitative de la lutte – les idées, l'auto-organisation et l'adaptabilité tactique.

Bonnano défend une vision de la lutte comme jeu, ce qui s'oppose à la logique quantitative de capitalisme autant que du parti militaire. Il imagine de nouvelles structures fondées sur l'auto-organisation de la lutte : ces structures « prennent forme à l'improviste, avec un minimum indispensable d'orientation stratégique préalable. Sans fioritures ni grand préalables analytiques, sans toute une théorie en renfort. Elles attaquent. On reconnaît les compagnons dans ces structures. Ils refusent les organisations de l'équilibre des pouvoirs, de l'attente et de la mort. Leur action est une critique en acte de la position attentiste et suicidaire de ces organisations. »

Il poursuit : « La joie de la destruction émerge via le jeu de l'action destructive, par la reconnaissance de la profonde tragédie que celle-ci sous-entend, par la conscience de la force de l'enthousiasme qui réussit à abattre la toile d'araignée de la mort. » Donc si la lutte doit être violente, il vaut mieux s'engager directement, avec joie, sans médiation et sans imposition de la stratégie de quelqu'un d'autre. Car la théorie émerge de l'expérience de la lutte, elle suit l'action, et les actes destructeurs naissent organiquement de l'expérience de l'oppression, car la joie est le contraire de ce que la société nous impose.

Cependant, Bonnano tient à rappeler que « Ceux qui utilisent ces moyens ne doivent pas en devenir esclaves. Tout comme ceux qui ne savent pas s'en servir ne doivent pas devenir les esclaves de ceux qui en connaissent l'usage. La dictature du moyen est la pire des dictatures. »

Ça ressemble drôlement à une citation de l'anarchiste syrien Omar Aziz qui a écrit le texte fondateur du mouvement des conseils locaux et qui a été capturé et tué par le régime Assad en 2013. Il a écrit : « Ce que le mouvement doit en effet craindre de l'avenir est soit que la population se lasse de poursuivre la révolution, par suite de son impact sur le budget des ménages et la vie familiale, soit que le recours intensif aux armes fasse peu à peu de la révolution l'otage du fusil. »vii

Omar voulait lui aussi une victoire due à l'auto-organisation de millions

de personnes qui récupéraient leur vie quotidienne du pouvoir – on ne fait pas ça en gagnant des batailles. Omar a écrit : « Plus l'auto-organisation de la société s'étendrait comme puissance indépendante, plus profonde serait la base sociale de la révolution pour se protéger, et protéger la société contre le talon de fer du pouvoir, contre l'effondrement moral, contre la solution des armes qui fait peu à peu de la révolution et de la société les otages du fusil. »

Notes :

1) Les chiffres dans ce paragraphe concernant le nombre de morts en Syrie sont issus du Bureau du haut-commissaire pour les droits humains : https://www.ohchr.org/sites/default/files/Documents/Countries/SY/HRDAGUpdatedReportAug2014.pdf. Les chiffres sur les personnes disparues sont issus du Syrian Network for Human Rights : https://snhr.org/wp-content/pdf/english/By_Acknowledging_the_Death_of_836_Forcibly_Disappeared_Syrians_at_its_hands_the_Syrian_Regime_Convicts_itself_en.pdf. Les chiffres sur l'Égypte et la Tunisie ne viennent que de Wikipédia, cependant.

2) Du texte de 2016 The Most Important Thing (Ce qu'il y a de plus important). « Ce qu'il y a de plus important, mon ami m'a dit en rentrant, est de détruire l'État. La révolution syrienne est allée très loin et cela s'explique en grande partie par le fait qu'on a réussi à détruire intégralement l'État dans plusieurs régions. Même si on ne peut pas éviter la contre-révolution, en détruisant l'État, on s'assure que ce qui viendra après sera beaucoup plus faible. » https://north-shore.info/wp-content/uploads/2019/04/themostimportant.pdf

3) Dans l'article Canadian Bacon : Opposing policing and state power dans Mortar #3 : https://north-shore.info/wp-content/uploads/2019/04/mortar3.pdf

4) Les citations viennent de la version française de la Horde d'or, dis-

ponible sur http://lordadoro.fr/. Échos révolutionnaires de Syrie a été publié par Éditions Hourriyah : https://lutineseditions.fr/livres/echos-revolutionnaires-de-syrie/

5) Parler des attaques sous faux drapeau est compliqué, car la gauche contemporaine en Amérique du Nord n'hésite pas à appeler toute action militante faux drapeau ou provocation. Toutefois, cette situation humiliante ne devrait pas nous empêcher de réfléchir à comment l'État a réagi au militantisme ailleurs. La stratégie de tension était la politique de l'État italien et de nombreuses attaques sous faux drapeau ont été confirmées.

6) La plupart des histoires du FLN ou du mouvement indépendantiste algérien confirmeront les tentatives du FLN à consolider le pouvoir, mais un livre est The Insurgent Among Us par Remi Mauduit. Voici une brève critique (dans une publication ennemie) qui en fait le résumé : https://warontherocks.com/2019/04/a-war-to-the-death-the-ugly-underside-of-an-iconic-insurgency/. Notamment, le FLN a livré une guerre civile (plutôt unilatérale) contre les messalistes, un autre parti indépendantiste algérien qui refusait de se joindre à lui, dans lequel plus de 10 000 personnes ont été tuées. Il a révélé des informations sur des groupes rivaux aux Français pour provoquer leur arrestation (un exemple est le groupe communiste Résistance rouge). Le FLN a également souvent eu recours à la torture contre ses propres membres dont la loyauté était remise en question. Tout cela s'ajoute à l'utilisation de la violence indiscriminée contre des non-combattants pour provoquer une réaction massive contre la population, ce qui a détruit l'opposition civile et a obligé les gens à choisir leur camp entre le FLN et les Français.

7) Voici une traduction française du texte d'Omar : https://www.editionsantisociales.com/pdf/Abou_Kamel.pdf

« En tant qu'anarchistes, lorsque nous participons à des luttes, nous avons quelques priorités qui nous sont propres. L'une d'elles est de mener les luttes dans une direction antiautoritaire en évitant l'émergence de nouveaux chefs ou représentants, ce qui implique d'éviter la spécialisation – surtout en ce qui concerne quelque chose d'aussi délicat que la violence. Dans ce texte, je cherche à présenter quelques idées sur les raisons pour lesquelles la spécialisation dans la violence est un problème et la façon dont celle-ci bénéficie aux éléments autoritaires, ce qui mine nos objectifs en tant qu'anarchistes. »

La photo de couverture montre des affrontements dans les rues de Milan en 1977.